

Traduction

**LE TRADUIRE ENTRE «L'AUTRE» ET LE «MÊME»
Réflexions en marge du traduire comme médiation interculturelle**

Deliana VASILIU¹

*«Pour que l'œuvre traduite soit la même,
elle doit être autre.»*

(Pierre-Emmanuel DAUZAT)

A la différence d'autres cultures centrées sur elles-mêmes, l'Europe est d'origine pluriculturelle, originellement et constamment traductrice. Elle est née de la traduction et dans la traduction (Meschonnic, 1998 : 223). Traduire à l'aube du XXI^e siècle soulève les mêmes questionnements depuis des millénaires. Même si la quasi-totalité des praticiens et théoriciens s'accorde aujourd'hui à y voir une pratique aussi vieille que les langues, il est du domaine de l'évidence que les interrogations à son sujet continuent de reprendre les mêmes problématiques. En effet, entre la malédiction et la bénédiction de Babel, entre un avant et un après Babel, on n'en finit en fait de reposer, même si à chaque fois avec d'autres éclairages, le même problème de *l'impossible traductibilité parfaite*. Mais, entre temps, les traducteurs traduisent! Un peu de tout: à commencer par les échanges oraux utilitaires, et puis des «textes»: scientifiques, religieux, culturels, documents de commerce et politiques, lettres de règlementations de toutes sortes, modes d'emploi, notices, manuels et, bien sûr, de la littérature!

Quant aux réponses, tout en se diversifiant et nuancant en suivant en cela l'histoire culturelle occidentale bimillénaire, elles continuent de distinguer *grosso modo* deux grandes orientations.

¹ Maître de conférences, Département des Langues Modernes et de Communication en Affaires, ASE Bucarest.

D'une part, ceux qui, en traduisant, sont enclins à regarder plutôt du côté de l'auteur et de son monde (texte, langue, personnalité et culture d'origine): **les sourciers**. Et, de l'autre, **les ciblistes**, pour lesquels ce sont le public destinataire et son environnement culturel qui restent le point de mire de l'opération traductive.

Dans ce monde fourmillant de l'échange, l'image du traducteur comme intermédiaire, comme « passeur » entre deux cultures plus ou moins éloignées reste de mise. Approchée, voire confisquée, tour à tour par les philosophes, les linguistes, les anthropologues, les psychanalystes ou, plus récemment, par les traductologues, elle continue de nous renvoyer un être « bifront » toujours en quête de l'équilibre parfait (impossible ! hélas ou heureusement, on en reparlera) entre les deux, ou bien carrément orienté vers l'un des deux pôles.

Personne ne conteste aujourd'hui sa position de *médiateur* entre les deux textes, entre les deux cultures. « Départ » et « arrivée » sont d'ors et déjà ses deux références incontournables entre lesquelles il est libre de déployer son savoir, son art, ses techniques. Par ailleurs, le rôle des traducteurs et des traductions comme vecteurs de communication et de médiation a toujours plus ou moins été reconnu, même si les époques n'ont pas été également généreuses à l'égard d'un travail souvent tenu pour subalterne.

Quant à l'Europe actuelle, elle se targue d'honorer la traduction et les traducteurs. Devenue pour certains « la langue de l'Europe » ou « l'éthos de l'Europe », la traduction est de plus en plus souvent érigée en modèle de communication, « paradigme herméneutique de la médiation », « métaphore de la médiation et de la coexistence parmi les cultures » (Jervolino, 2006), « paradigme de la communication interculturelle » (Ladmiral, 2006), bref, repère incontournable. Et pourtant, au moment où des formations à la traduction sont proposées un peu partout en Europe, des questions essentielles attendent encore des éclaircissements. À commencer par ce que *traduire* veut vraiment, et dans tous les cas de figure, dire aujourd'hui.

Pour ce qui nous concerne ici, par delà la querelle des sourciers et des ciblistes et sans distinguer pour commencer entre les différents types ou « objets » de traduction (ce qui ne veut pas dire ne pas en prendre conscience et en tenir compte, au contraire !), nous aimerions nous aussi approfondir l'un de ces multiples problèmes, à savoir *la fidélité* du point de vue du traducteur qui traduit. Expérience et réflexion sur cette expérience seront les atouts d'un regard que nous entendons poser sur cette si longue histoire de la traduction que tant d'autres ont admirablement retracée à maintes reprises. Et comme ce qui compte le plus ici aussi c'est le parcours, notre regard sera posé sur *le traduire* en tant qu'acte ou action, une traduction processus (Meschonnic, 1999) hébergeant le triple mouvement de compréhension, interprétation et réexpression, regard attentif à la balance qui, on ne le sait que trop, ne peut s'empêcher de pencher toujours et de changer ainsi la donne.

Même si approcher le traduire par le biais de la fidélité semble pour certains caduque, s'interroger sur *la fidélité du point de vue du traducteur* nous semble encore une bonne occasion d'éclairer ses implicites: quelle fidélité, envers qui, envers quoi, dans quel but, jusqu'où, pourquoi ? Ce faisant, nous nous proposons de reposer un peu autrement la question de *l'identité* car, plus actuel que jamais, le problème de l'Autre, du Même, voire du « soi » hante depuis des années la réflexion sur la pratique traductive. Au cœur du traduire, une compréhension clarifiée et simplifiée du problème identitaire en jeu ne tardera sans doute pas à porter ses fruits.

Legs historiques

Qu'en est-il de tout cela pour le traducteur qui, face à un « ordre » (intérieur ou extérieur), se retrouve devant un « projet » de traduction ? Un survol de l'histoire de la traduction mais aussi bien de la réflexion sur les tâches qu'au fil du temps il s'est pu assigner, consciemment ou non, pourrait nous aider à y voir plus clair. Depuis la Grèce antique, la valse traductive de la conformité -transformation,

voire déformation, a toujours été dansée au gré des circonstances culturelles et historiques, donc politiques.

Cultures annexionnistes, même si avec des stratégies et pour des raisons différentes, la Grèce monolingue ou Rome la traductrice ne trouvent aucun intérêt à penser la différence. Leur regard est exclusivement tourné vers *leurs propres langues et cultures*. Il en résulte en leur temps *La Septante* et *la Vulgate*, versions grecque et latine des *Écritures*, oubliées sans culpabilité aucune de l'original.

Le christianisme, sous le signe de la révélation au monde des textes sacrés, fait ses deux pas en sens contraire et se fait *respectueux de leur lettre* au point qu'on assiste à une vraie guerre des versions concurrentes, toujours plus près de la parole originaire.

La valse du traduire, encore en quête de nom (*translatio, traducere*) devient vertigineuse à partir du Moyen Âge. « Au XII^e siècle, une référence à Aristote suppose une traduction latine d'une traduction arabe, elle-même faite à partir du syriaque, qui traduisait du grec » (Meschonnic, 1999 : 39), nous assure-t-on. En effet, *l'effervescence de la circulation des langues, des idées, des textes*, l'emporte sur la direction et la précision des pas. L'Europe se construit dans la pluralité et la diversité, même si cela se réalise encore sous le signe du latin.

Ce sont la Renaissance et l'invention de l'imprimerie qui ouvriront et préciseront la voie de la promotion et de la circulation des langues vulgaires, langues nationales en train de s'émanciper du monopole du latin. Sous *le signe de l'appropriation*, les traductions de cette époque sont carrément orientées vers le public du pays d'accueil et sont mises à son service. Il suffit de penser aux textes sacrés en langues nationales pour s'en faire une idée. Et on retrouve la même démarche toujours plus libre, prête à s'approprier « le bien d'autrui », prête à affirmer son « génie national », lorsque l'Europe absolutiste reprend, reformule, extrapole, paraphrase, fière et sans complexes.

La Modernité du traduire emprunte le rythme de l'Allemagne romantique (Berman, 1995). Dans la profusion de traductions devenues étendard d'une véritable politique culturelle, les réflexions bien mûries qui les accompagnent font état d'une visée véritablement moderne:

Notre peuple, à cause de sa considération pour l'étranger et de sa nature médiatrice, paraît être destiné à réunir dans sa langue, avec les siens propres, tous les trésors de la science et de l'art étrangers, comme dans un grand ensemble historique au centre et au cœur de l'Europe. Cela semble être, en effet, la véritable finalité historique de la traduction à grande échelle. (Schleiermacher, 1999: 91)

Dans cette construction culturelle européenne avant la lettre, *l'Autre et ses valeurs sont complémentaires des valeurs et intérêts propres:*

Il ne s'agit plus de se les annexer, mais de les respecter et les mettre ensemble. Il ne s'agit donc plus ici d'appropriation ou d'assimilation de l'autre, mais de sa médiation, entraînant la transformation du même: «Meurs et deviens», avait dit Goethe. (Ost, 2007)

Pour la première fois dans le jeu du Même et de l'Autre il n'y aurait plus de vainqueur. Que de gagnants! Le traducteur «bifront» est né!

Pour une fidélité plurielle

Si le temps des «belles infidèles» est de toute évidence révolu, la Postmodernité s'ingénie à faire place, *autrement*, aux «belles étrangères». C'est à notre époque de faire la rude épreuve de ce pari que l'on espère encore possible tout en continuant de déplorer son impossibilité. Car en la matière, une fidélité, sinon double, au moins plurielle pourrait être envisagée. Il s'agirait cette fois-ci d'une fidélité qui renverrait non pas à une fidélité univoque et absolue de type conjugal, prête à «servir un seul maître», mais plutôt à un attachement solide, stable et fiable de type parental, où parents et

enfants sont également et correctement servis. À l'écoute enfin de ces «deux maîtres» *à la fois*, cette fidélité nouvelle du traducteur-entremetteur serait de surcroît loyaliste et réaliste, s'ingéniant tant que peut se faire - telle une mémoire fidèle accordée aux valeurs interculturelles d'une Europe plurilingue - à assurer la relève.

«Plus que jamais, l'Europe naît de la traduction» (Ost, 2007). Si cette phrase parlait de l'engouement médiéval pour la circulation des idées et des textes, elle pourrait le faire aussi pour l'effervescence romantique de la transmission culturelle et d'autant plus aujourd'hui pour l'éthique traductive de l'homme postmoderne. En effet, à l'instar de la pédagogie multiculturelle, mise en place pour les citoyens de l'Europe de demain, il ne s'agirait pas d'effacer les différences, mais de composer avec la diversité, en restant fidèle à sa propre identité culturelle tout en s'ouvrant aux richesses de l'Autre.

Il en résulte qu'il serait grand temps de ne plus culpabiliser la fidélité taxée de «servile» en amont, du côté de l'Autre, ou de «trahison», en aval, du côté du Même. Mais plutôt d'essayer de faire enfin le deuil de l'impossible traductibilité parfaite et rechercher, en adulte responsable, la traductibilité à moindres pertes. En effet, le binarisme ne semble plus de mise. Le temps de l'identité biculturelle (impossible !) du traducteur est lui aussi révolu (Pym, 1997). À notre sens, seule une *identité interculturelle* pourrait rendre compte de la *fidélité plurielle* capable de faire revivre également ailleurs le texte d'origine. Car l'important est sans doute de se charger du «passage», mais aussi et surtout de s'assurer de la qualité des biens transférés (Meschonnic, 1999 :17). Cette autre fidélité pourrait devenir enjeu de qualité. On ne peut à ce sujet s'empêcher de penser au destin d'« art exact » dont rêvait pour la traduction George Steiner (1997 :173).

Entre temps, des voix philosophiques de plus en plus sonores déploient des trésors d'ingéniosité pour construire les assises d'une traduction érigée en paradigme de l'éthos européen. Dans une logique de dialogue et de réconciliation, mettant à profit les enseignements de réflexions antérieures en la matière (Berman, 1995, 1999 ; Steiner, 1998) ou sa connaissance de l'intérieur de l'œuvre

freudienne, Paul Ricoeur (2004) en est l'une des plus entendues lorsqu'il propose son triple modèle d'intégration et de médiation entre *identité* et *altérité*. Ce dernier reposerait, d'une part, sur ce que l'on appelle désormais *l'hospitalité des langues*, cette faculté d'habiter chez l'Autre et de le conduire vers Soi-même, un double mouvement exercé sur sa propre langue qui «se charge» de l'Étranger et en même temps sur la langue de l'Autre qui «se décharge» dans la langue d'accueil. Adossé à ce premier pilier, *le don des langues* proposerait la chance de se constituer en «fondement non violent du lien social» (Jervolino, 2006/2). À une condition près, nous rappelle Paul Ricoeur: accepter le «décalage infranchissable» entre l'Autre et le Même, renoncer à l'idéal de la traduction parfaite, être capable d'en faire le deuil.

À travers ce vaste débat philosophique, conciliant ainsi la pluralité des langues et l'unicité du langage de l'humanité, la problématique linguistique et anthropologique de la traduction acquiert en effet un statut de paradigme herméneutique de la médiation entre la diversité des mondes culturels (Jervolino, *ibidem*). Et, plus loin encore, elle se présente «comme modèle éthico-politique pour la nouvelle Europe» (Jervolino, 2006). L'après Babel de la division pourrait ainsi se muer en bénédiction (Marty, 1990).

Dire (presque) la même chose

Qu'est-ce donc que traduire à la lumière de ces réflexions aussi diverses qu'enrichissantes? Comme tant d'autres, nous pensons nous aussi qu'il est malheureusement impossible de se contenter de la définition un peu trop claire: «traduire, c'est dire la même chose dans une autre langue» (Eco, 2006 : 9). Simple réponse «rassurante», avec le mot de son auteur, car, même après avoir été interrogée sous toutes les coutures, la fidélité – cette «même chose» - n'a pas encore fini de livrer toutes ses profondeurs. En outre, la pratique traductive en tous genres continue de parler d'un rude travail, de résultats toujours partiels et précaires, d'une chasse à l'idéal, souvent convoité, rarement réalisé. Et les débats s'enflamment.

Essayons de les résumer sous l'angle de cette «mêmeté» qui fait encore tant de problèmes. On parlait d'abord de la fidélité à l'Autre, perçue comme conformité servile et vécue en culpabilité. Avec son pendant, la fidélité au Même, taxée de trahison et culpabilisée à son tour. En un deuxième temps, pour échapper à cette culpabilisation, le traducteur devrait (pourrait ?) être fidèle à l'Autre sans trahir le Même, selon les sourciers, et, à l'inverse, être fidèle au Même sans trahir l'Autre, dans la vision des ciblistes. En dernier lieu et date, le modèle philosophique d'intégration entre identité et altérité permettrait au traducteur, à travers un perpétuel travail de *négociation des choix effectués*, de construire dans le monde d'arrivée «un comparable», «une équivalence sans identité» (Ricoeur, 2004). Une fidélité plurielle, mais imparfaite et jamais tout à fait au rendez-vous, serait ainsi envisageable pour une traduction devenue une reprise non pas «du mot à mot» mais «du monde au monde».

Les paroles de U. Eco semblent dire la même chose dès les premières lignes de l'introduction à ses expériences de traduction, un livre de praticien du traduire et de fin analyste plutôt que de théoricien. D'abord, lorsqu'il y avoue lui aussi: « on peine à définir ce que signifie "dire la même chose" » (Eco, 2006 : 9). Puis, lorsqu'il intitule en fait sa réflexion sur la traduction « dire *presque* la même chose ». Tout le débat traductologique change complètement de donne par l'ajout de ce petit mot. Car, en fait, c'est U. Eco qui l'avoue, « devant un texte à traduire, on ne sait pas ce qu'est *la chose* ». La portée de ces inflexions est de taille. C'est d'ailleurs un point de vue partagé, sans être développé, dans de très pertinentes et professionnelles études roumaines de traductologie, qui mettent la traduction sous le signe du « tout est pareil et rien n'est semblable » emprunté à André Glucksmann. (Jeanrenaud, 2006 :11)

Pour ce qui est de la présente réflexion, nous irions plus loin en disant que «fidélité » et « trahison », «bonne distance » et « copie servile », etc. devraient être revues justement en fonction de la nature de « la chose » qui est re-dite dans la langue d'arrivée, c'est à dire sa place, sa fonction et son « skopos » (Vermeer, 2000) dans les deux

mondes mis en rapport par l'acte traductif. Car il semble désormais évident que la fidélité, surtout conçue en terme d'équivalence, devrait prendre en compte aussi - sinon davantage - « les effets ». Le praticien de la double fidélité se doit de ne plus séparer la fidélité au monde représenté de la recherche d'une réaction équivalente à la lecture. Rappelons-nous qu'A. Berman (1999) parlait lui aussi de la possibilité que la traduction offre un « effet similaire à celui qu'offre la lecture de l'original » lorsque le travail de traduction est guidé par une attentive interprétation de l'œuvre. Il y aurait par conséquent encore beaucoup de choses à dire sur *la fidélité du traduire* au regard du monde d'accueil.

Une hypothèse à approfondir nous ferait distinguer en ce sens entre, d'une part, les « effets de sens », propres à la traduction littéraire, qui devrait ainsi se faire une raison de « dire *presque* la même chose ». Et, de l'autre, les « effets de réel » pour la traduction spécialisée, censée, celle-ci, et pour cause, toujours « dire la même chose » et rien d'autre. « L'énigme de l'identique » en rapport avec la possibilité de « dire la même chose autrement » (Ricoeur, 2004) n'a pas encore donné son dernier mot.

Les « spécialisations » du traduire pourraient être revisitées sous cet angle. Tout comme, du côté de l'expérience, les témoignages des traducteurs – ni vraiment ciblistes, ni tout à fait sourciers, plutôt des équilibristes ! - aux prises avec « la chose » dans les innombrables re-traductions, par exemple. Quoi qu'il en soit, il reste au moins que « la traduction (*lato sensu*) n'est pas une activité subalterne, sectorielle et "technique" : c'est une expérience humaine très large, qui met en jeu ces différents aspects de la communication interculturelle » (Ladmiral, 2006).

Références bibliographiques

1. BERMAN, Antoine (1999), *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*, Seuil, Paris
2. BERMAN, Antoine (1995), *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris
3. DAUZAT, Pierre-Emmanuel (2008), «Exercices de négociation», in *Le Magazine littéraire*, nr. 471, janvier
4. ECO, Umberto (2006), *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Grasset, Paris
5. JEANRENAUD, Magda (2006), *Universaliile traducerii. Studii de traductologie*, Polirom, Iași
6. JERVOLINO, Domenico, (2006/2), «Pour une philosophie de la traduction, à l'école de Ricoeur», *Revue de métaphysique et de morale*, n° 50, DOI: 10.3917/rmm.062.0229 <http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2006-2-page-229.htm>
7. JERVOLINO, Domenico (2006), *La traduction comme modèle éthico-politique pour la nouvelle Europe*, <http://www.espaces-marx.net/spip.php?article128>
8. LADMIRAL, Jean-René (2006), «D'une langue «l'autre»: la médiation traductive», *Les Cahiers de l'Ecole*, 4, http://www.cahiers-ed.org/ftp/cahiers4/C4_ladmiral.pdf
9. MARTY, François (1990), *La bénédiction de Babel. Vérité et communication*, Éd. du Cerf, Paris
10. MESCHONNIC, Henri (1998), «Les grandes traductions européennes, leur rôle, leurs limites », in Béatrice Didier (sous la direction de), *Précis de littérature européenne*, PUF, Paris, pp. 221-239
11. MESCHONNIC, Henri (1999), *Poétique du traduire*, Verdier, Paris
12. OST, François (2007, 2009), «AUTREMENT DIT. Ce que traduire veut dire», in *Traduire: défense et illustration du multilinguisme*, Fayard, Paris/<http://www.dhdi.free.fr/recherches/horizonsinterculturels/articles/ostautrementdit.pdf>

13. PYM, Anthony (1997), *Pour une éthique du traducteur*, Artois Presses Université, Arras
14. RICOEUR, Paul (2004), *Sur la traduction*, Bayard, Paris
15. SCHLEIERMACHER, Friedrich (1999), *Des différentes méthodes du traduire*, Seuil, Paris
16. STEINER, George (1997) *Passions impunies*, Gallimard, Paris
17. STEINER, George (1998), *Après Babel*, Albin Michel, Paris
18. VERMEER, Hans J. (2000), «Skopos and Commission in Translational Action», in Lawrence Venuti (ed.), *The Translation Studies Reader*, London. New York: Routledge, pp. 221–232